

ÉMILE GAILLARD

LYON



Mon activité alpine n'étant pas encore éteinte, je l'espère du moins, ma psychologie d'alpiniste n'a pas encore subi son entière évolution. Pourtant je puis partager jusqu'ici ma vie alpine en trois phases. Chacune d'elles a eu son plein développement et est en quelque sorte la conclusion nécessaire de la précédente.

Pendant la première, je ne fus pas attiré à la montagne par les récits de camarades alpinistes ou par la lecture d'ouvrages alpins; j'y fus tout bonnement conduit en caravane de famille. J'apportais donc une âme toute neuve, un esprit non façonné par les impressions d'autrui. Pendant les vacances nous parcourions la montagne à pied, passant d'une vallée dans une autre et d'un massif dans le massif voisin par les cols; et habituellement ce voyage trou-

de sommet, pas trop difficile et exécutée avec l'aide d'un guide. La première fois que j'allais de la sorte à la montagne, j'avais six ans à peine, et cette école lente et salubre se poursuivait sans interruptions jusqu'à ma 19^e année. J'éprouvais alors toutes les joies que procurent les voyages à l'enfance et à l'adolescence pour qui tout est matière à d'intéressantes péripéties. Certes je jouissais pleinement du grand spectacle de la nature alpestre qui m'intéressait davantage à mesure que je le connaissais mieux; certes je savourais le plaisir de l'effort, mais je crois discerner que dans ce plaisir se cachait surtout celui plus prosaïquement sportif d'avoir fait une chose que mes camarades n'avaient pas fait. Et ainsi grandissaient mes désirs avec mes forces. Chaque année j'aspirais à faire une ascension plus difficile ou une étape plus longue. Mais c'était un peu pour la galerie, si je puis dire, car il m'en souvient bien, lorsque je me trouvais dans quelque situation délicate, je me disais avec orgueil: " Si un tel me voyait ici! „ ou bien " Je ne vois pas un tel à ma place! „. C'était là de la vanité pure, j'en conviens, mais un stimulant nécessaire, et sans lequel il n'y a pas de progrès possible. A ce moment je considérais l'alpinisme comme un sport, comme un des plus beaux c'est vrai, mais avec la part de gloriole qui entache tous les sports.

Lorsque, à ma sortie de l'École militaire de Saint-Cyr, je fus envoyé dans une garnison de Savoie, j'entrepris des courses de plus en plus sérieuses sous la conduite de guides. Avec eux je perfectionnai ma technique de l'alpinisme, mais surtout, de cette seconde partie de ma vie alpine, je tirai l'immense bienfait de comprendre enfin la beauté et la bonté que porte en soi l'alpinisme. Dans les petits villages savoyards que les obligations professionnelles me donnaient comme résidence, j'étais entouré de gens qui considéraient la pratique de l'alpinisme comme une pure folie. Je pris l'habitude de garder pour moi mes projets de courses, de les mûrir et de les exécuter seul; à mon retour je ne racontais à personne mes ascensions et je conservais jalousement mes impressions, qui de la sorte s'épuraient. Le sentiment de gloriole s'évanouit peu à peu et un beau jour je me sentis assez sûr pour me passer de la galerie, en même temps que de l'aide des guides.

Tout individu qui débute jeune dans la carrière de l'alpinisme ne peut se défendre de ressentir son majeur plaisir dans l'admiration qu'il inspire, ou, si vous trouvez le mot trop fort, dans le fait de se sentir rendu intéressant par la pratique d'un exercice peu répandu, aux yeux du petit cercle d'amis et camarades et des gens qu'il fréquente. Le besoin d'alimenter sans cesse ce sentiment lui crée des obligations parfois

au-dessus de ses forces et fait naître en son esprit l'idée fâcheuse de sport et de record. Or le véritable alpiniste est celui qui s'est affranchi d'une façon absolue de cette idée; celui qui reste indifférent au rang qu'occupe une montagne dans l'esprit du vulgaire et qui éprouve le même plaisir à gravir une petite cime intéressante mais inconnue, qu'à fouler les grands géants du monde alpestre.

Depuis dix années que je pratique d'une façon presque absolue l'alpinisme sans guide, je me suis senti de plus en plus porté vers les petits massifs ignorés; et j'ai éprouvé, je crois, dans cette nouvelle manifestation de mon activité alpine, la "somme", des jouissances dont la montagne est prodigue. Toute ascension est bonne pour me les procurer. Si elle est difficile, les émotions sont plus vives; si la course est facile, le plaisir est d'un autre ordre, mais toujours il est là. Au reste, la passion qui, aujourd'hui, m'attire vers les monts est faite de sentiments complexes dont quelques-uns même paraissent contradictoires et d'autres en traces indéfinissables échappent à l'analyse. J'y démêle deux sources principales de plaisir: la vie calme du montagnard et l'émouvante activité de l'alpiniste; et je ne saurais dire laquelle de ces deux sources est plus abondante ou a le plus de saveur.

Les deux se complètent et l'une ne serait

rien sans l'autre; chacune d'elles s'avive par le contraste. C'est de cette combinaison que résulte la délicieuse fatigue qui étend l'alpiniste dans le foin les soirs de courses, et qui ne peut se comparer à celle qui est la conséquence de la pratique d'aucun sport. A la fatigue musculaire s'ajoute le troublant souvenir des longues difficultés vaincues. Pendant qu'en notre cerveau se poursuit le choc des émotions ressenties, sur notre rétine subsiste la splendeur des grands horizons, la beauté de l'architecture des monts et tout cela forme ce sentiment indéfinissable qui nous emplit le cœur aux retours de course, nous fait trouver délicieuse la modeste hospitalité du chalet, excellent le frugal repas et la pipe savoureuse.

On jouit intensément de la moindre chose, nous nous sentons meilleurs. Dans ce sentiment se trouve notre récompense et c'est la grâce que je souhaite à tous mes collègues en alpinisme.